

VOYAGE EN NOUVELLE-CALÉDONIE

par

M^{me} A. PRUVOT-FOL

Une impressionnante masse ferrugineuse, lisse, arrondie, dégringolant à pic dans la mer : c'est le cap Tonnedou. Premier aperçu de la Nouvelle-Calédonie qui nous accueille sans aménité et nous rappelle, si besoin en est, que nous entrons au pays du métal. Depuis le départ de Vaté, dans les Nouvelles-Hébrides, la mer est agitée. Ce n'est plus le Grand Pacifique, mais des passes profondes entre des îles entourées de brisants ; la houle nous accompagnera dorénavant pendant que nous contournerons le Sud de l'île par la Havannah et passerons au large de l'île Ouen. Puis ce sont des montagnes à pentes raides, des vallons étroits, ravins boisés plongeant vers la mer et se terminant brusquement sur de petites plages de sable, en éventail, couvertes de cocotiers ; et au-dessus, des nuages, la calotte permanente de nuages, qui dérobe à la vue tous les sommets un peu élevés. Dans le lointain, de nombreux îlots hérissés de pointes dressées : l'îlot Porc-épic, d'autres, aux noms aussi rébarbatifs et non moins bien nommés. Nous contournerons une dernière pointe de cette côte accidentée, et nous voici dans la belle et sûre rade de Nouméa.

La partie de la Nouvelle-Calédonie que visite le touriste, est très restreinte ; la côte, par mer, offre un voyage facile et agréable, sur une mer

calme, en dedans du récif barrière. On peut atteindre le Nord de l'île par l'une ou l'autre côte en une semaine environ. De Nouméa, une petite voie ferrée, semblable à nos voies d'intérêt local, se rend à Païta, à une centaine de kilomètres à peine. Elle n'atteint pas encore Bourail ; et une seule route, la « route n° 1 », fait à peu près le même trajet, tandis que de l'autre côté de Nouméa une route plus étroite, souvent ravinée par les orages, dessert la jolie localité de Ploum, au pied du Mont-Dore. Deux routes de traverse, l'une de Lafoa à Kanala, l'autre de Bourail à Houailou, relient les deux côtes peu éloignées, puisque l'île est très longue et étroite : ce sont des sentes plutôt, et il faut quitter l'auto ou la bicyclette et fréquemment franchir à pied des passages difficiles. C'est dans l'intérieur du pays que l'on trouve quelques taches de forêt tropicale agrémentée de belles Fougères arborescentes.

Quant au tour de l'île par terre, il est autant dire impraticable : les rivières qu'il faut traverser n'ont pas de ponts, mais ne manquent pas, à ce que prétend Lemire, de Requins, près de leur embouchure.

Le port de Nouméa est fort beau. C'est de la colline qui le surmonte que la vue sur la ville, la baie, les îles et en particulier, l'île Nou, est la plus belle et la plus caractéristique.

Cette colline porte les deux principales églises et leurs presbytères. A l'Ouest une autre colline, avec l'hôpital militaire; à l'Est, une troisième, où est perché le lycée La Pérouse : ces bâtiments sont admirablement situés. L'air circule, le soir, frais et pur, et malgré leur faible altitude, ces éminences sont exemptes des Moustiques, qui pullulent dans la partie basse et rendent son séjour très pénible. De là-haut, les maisons de Nouméa, entourées de jardins, semées dans la verdure, dominées par de beaux Palmiers, ne montrent pas leur aspect disparate et le singulier contraste de faste ancien et de misère récente qui dépare les rues, lorsqu'on les parcourt.

Aussitôt que le voyageur a quitté le port avec ses docks et ses entrepôts, il se trouve sur la vaste place des Palmiers, qui rappelle avec ses pelouses, son kiosque à musique, ses allées bordées d'arceaux, les places principales, « la promenade » ou



Cliché A. Pruvot.

Paysage à l'île Lifou.

jardin public de nos villes des provinces méridionales. Quittez les allées centrales, et vous verrez, en bordure, les maisons de commerce, autrefois prospères, voisinant avec des masures innombrables faites de matériaux très divers et inattendus, véritables

cités de chiffonniers; puis quelques villas cossues entourées de jardins fleuris et, de nouveau, des borges en planches et en boîtes de conserves; un petit casino, un hôtel, une banque. Malgré tout, le Français qui débarque ne se sent en aucune façon dépaysé; il entend parler sa langue, sans faute et sans accent. Les rues et les lieux portent des noms familiers; rue de Rivoli, anse de Magenta. Les femmes sont élégantes, le casque colonial rare. Un excellent accueil attend le nouvel arrivant, bien qu'il soit décoré par le Néo-Calédonien du nom bizarre de « Manzoreille ». Il trouve partout aide et assistance; souvent plus d'offres et de promesses que de réalisation; mais ceci a-t-il de quoi surprendre, quiconque a vécu sur les bords enchantés de la Méditerranée? Il y est fait déjà... Ce qui le contrariera, pendant son séjour, surtout si ce séjour est de courte durée, c'est que pour l'habitant de la Nouvelle-Calédonie et plus encore de ses dépendances, le temps ne compte pas. Si, en Europe, dans notre vie agitée, nous comptons par semaines, jours et heures, voire par minutes et secondes, on compte dans les Loyalty et les Hébrides, par « Dupleix ». Cette unité, peu connue au dehors, demande à être définie.

Le *Dupleix* est (ou était, il peut avoir changé de nom, cela ne fait rien à l'affaire), le bateau qui fait le service de Nouméa à Sydney et de Nouméa aux Nouvelles-Hébrides par les Loyalty « à peu près régulièrement »; c'est-à-dire généralement tous les mois. Parfois il manque un mois, parfois deux. Il peut être doublé, si l'occasion s'en présente, par un cotre à voile ou à moteur ou un petit vapeur appartenant à quelque maison de commerce, mais

sans régularité et seulement au moment de la récolte du coprah. Si donc, séjournant en ces îles, vous avez commandé quelque denrée de première nécessité, si vous attendez un courrier, vous courrez quelque chance que le prochain « Dupleix » vous l'apporte, sinon ce sera remis à son prochain voyage, dans un mois... ou deux. Cette mésaventure désagréable est advenue à un petit canot à voile que j'avais acheté à Nouméa et qui devait me suivre à Chépénéhé (Lifou). J'ai passé trois mois dans cette localité, mon canot ne m'y a pas rejointe. Aussi n'ayant pu m'en procurer sur place, ai je été forcée de remplacer la pêche en mer par la chasse aux Myriapodes, aux Insectes et aux Araignées. Heureusement les ressources ne manquent pas, et dans tous les groupes il reste des trouvailles à faire.

Naturalistes qui vous préparez à explorer ce pays encore plein de matériaux nouveaux ou intéressants, armez-vous de patience, et surtout, ayez trois ans devant vous ; trois ans au minimum !

De nombreux naturalistes ont exploré ces îles au point de vue de la faune et de la flore. Elles offrent un intérêt tout particulier du fait de leur long isolement ; aussi trouve-t-on de nombreuses espèces et quelques genres endémiques. La flore, en particulier, étudiée par M. Guillaumin, n'a pas fourni moins de 80% d'espèces endémiques. On comprendra donc que la faune terrestre devait présenter un non moindre intérêt, ainsi que l'ont prouvé MM. P. et F. Sarasin et M. Roux qui ont publié à son sujet un ouvrage intitulé : *Nova-Caledonia*.

Quant à la faune marine, étudiée surtout par M. Willey, qui y a consacré plusieurs années et par le Dr

François, il pourrait sembler au premier abord qu'elle devrait être moins spéciale, partant plus banale. En réalité, il n'en est rien. Certes, les espèces endémiques ne fournissent



Cliché A. Pruvot.

Un aspect des côtes à l'île Lifou.

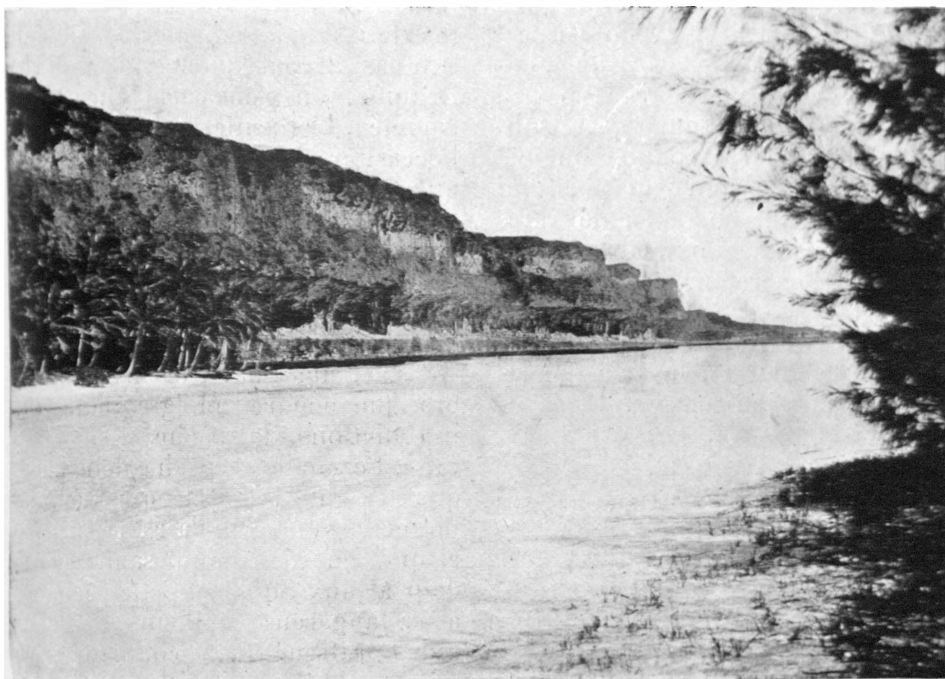
pas un pourcentage aussi élevé. Mais cette faune marine vaut, malgré cela, par la persistance de formes archaïques, de véritables fossiles vivants, tels que la Lingule et le Nautilite. Aussi l'espoir de surprendre le secret du développement de ce Céphalopode des temps primaires et d'entrevoir ainsi l'origine des Céphalopodes secondaires, Ammonites, etc., a-t-il déjà tenté divers chercheurs. Ils ont jusqu'ici échoué, mais il ne faut pas désespérer, et l'on doit compter sur un hasard heureux, bien qu'aujourd'hui les conditions ne se soient pas améliorées, bien au con-

traire, depuis l'époque où travaillait Willey, il y a une trentaine d'années. Il n'avait aucune peine, alors, à se procurer des Nautilés au moyen de nasses que les indigènes fabriquaient et utilisaient pour toute sorte de pêche, et qu'il obtenait d'eux en échange d'un tricot de coton. Nourri en bonne partie aujourd'hui de riz et de conserves, l'indigène ne fabrique plus ces nasses en lianes tressées qui demandent beaucoup de travail et durent peu : il devient difficile de s'en procurer, même à prix d'or. Dans quelques années, les vieux d'aujourd'hui étant morts, personne ne saura plus en faire, aux Loyalty, du moins. Il ne serait pas impossible de se munir à l'avance d'engins analogues, plus solides et durables ; mais à bord d'un paquebot, ils seraient fort encombrants. Parfois un Nautilé se prend à l'hameçon ; c'est plus aléatoire ! Il n'est pas difficile d'obtenir des indigènes qu'ils vous en apportent quelques exemplaires : ce qu'il est plus difficile de leur faire comprendre, c'est qu'il faut les transporter dans des récipients pleins d'eau de mer. En effet, un Nautilé qui a été sorti de l'eau est condamné à une mort rapide. De l'air a pénétré dans la coquille. Il flotte, ne peut plus reprendre pied sur le fond, et périt bientôt. C'est ainsi probablement que des tempêtes en ont parfois fait périr un grand nombre et des navigateurs en ont trouvés flottant à la surface, toujours en mauvais état. Quant à la légende du « Nautilé nageant en haute mer toutes voiles dehors » et plongeant lorsqu'on veut le saisir, légende qui court le pays et m'a été contée à plusieurs reprises par des marins qui disaient avoir vu la chose « une seule fois dans leur vie », elle s'explique facilement par la confusion très ancienne (cf. Aristote)

entre le Nautilé et l'Argonaute dont il existe deux espèces dans les mêmes parages. Les coquilles de Nautilé, une fois l'animal disparu, flottent et sont apportées sur les plages avec celles des Spirules ; le cordon littoral en est jonché, sur toutes les plages que j'ai visitées, aussi bien à Ploum qu'à l'île Ouen et à l'île des Pins. L'espèce qui s'y rencontre est le *Nautilus umbilicatus*, tandis qu'aux Nouvelles-Hébrides on trouve le *N. pompilius*. C'est sur ces dernières îles qu'il faudra probablement reporter tout notre espoir de se procurer quelque jour une ponte en développement, car c'est là qu'on trouve encore des indigènes pêchant par leurs moyens primitifs et recherchant le Nautilé comme un aliment. Parmi les coquilles ramassées sur diverses plages, j'en possède deux ou trois très petites de ce Mollusque : elles ont été trouvées à Hedeguen, plage encastrée entre des falaises abruptes, où n'existe même pas un village (il en est un situé, plus haut, sur la falaise). C'est peut-être une indication. Mais si cette côte très accidentée offre au Mollusque les grottes sous-marines où probablement il dépose sa ponte, elle ne fournit guère de ressources au chercheur qui devrait y vivre sous la tente, loin de toute possibilité de ravitaillement, et qui ne pourrait se servir là d'un bateau et d'engins de dragage sans d'infinies difficultés. Aussi ne puis-je me défendre de l'idée que si ce développement si important nous est révélé quelque jour, ce sera grâce à un heureux et inattendu hasard, qu'il faut continuer à espérer. Heureusement le naturaliste est toujours assuré de ne pas perdre son temps sur ces îles, car elles offrent de multiples sujets d'étude aussi bien sur terre que sur mer.

Mon séjour le plus fructueux fut celui que je fis à l'Île des Pins : morceau détaché de la Grande Île et située dans son prolongement S.-O. Là, en 45 jours où je pus « faire la marée » autour de la maison d'habitation généreusement prêtée par

gnoires ou piscines tapissées d'Hydraires, d'Alcyonnaires, de Madrépores épanouis, les grandes Planaires, aux couleurs vives, nagent comme des papillons parmi les fleurs, et parfois la marée en dépose des exemplaires sur le sable blanc comme de



Cliché A. Pruvot.

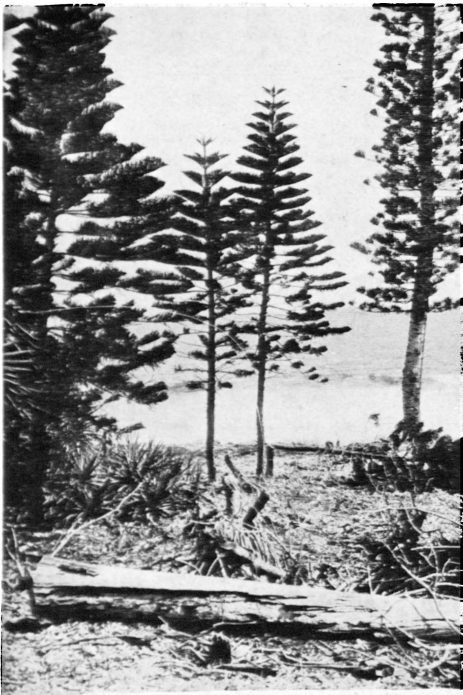
L'îlot Onoma à l'île Ouvéa.

M. Mercier, négociant à Nouméa. j'ai recueilli près de 60 espèces différentes d'Opisthobranches dont quelques-unes nouvelles. M. J. Risbec, qui a recherché ces mêmes Mollusques autour de la Grande Île, en a trouvé, au cours de dix années, un nombre incroyable d'espèces nouvelles ou rares, témoignant de patientes et habiles recherches. Celui qui voudrait étudier les Planaires ferait aussi à l'Île des Pins des récoltes stupéfiantes. Dans les creux du Corail qui forment par places des bai-

la neige de la baie de Kuto, avec des Nudibranches nageurs. C'est ainsi que j'ai rencontré parmi eux : *Hexabranchnus marginatus* Quoy et Gaimard et *Trevelyanella Ceylonica* Kelaart. échoués sur le sable comme de petits tas de gélatine multicolore.

L'Île des Pins et les îlots avoisinants offrent les meilleures conditions pour la pêche à marée basse. Ces îlots présentent un aspect très étrange et tout à fait caractéristique, grâce aux Araucarias qui les couvrent et que les voyageurs appellent

Pins columnnaires. Cet arbre trouve moyen de vivre sur des fragments de récifs émergés, dont la plus grande dimension horizontale est parfois plus faible que leur propre hauteur, et presque dépourvus de terre végétale. Aussi, tandis qu'à l'état jeune il ressemble à n'importe quel *Araucaria* en pot (moins le ruban rouge), plus tard il prend l'aspect d'un balai dit « tête de Loup », les branches du bas mourant peu à peu, tandis qu'une touffe verte subsiste au sommet. Ces Pins ont été parfois exploités pour leur bois, qui n'est cependant bon qu'à de rares usages ; au moment où nous passions à l'île Maré au retour d'Ouvéa, nous eûmes le spectacle d'un embarquement de ces troncs. Ils avaient été jetés de la falaise à la mer par les ouvriers ; des indigènes et des Japo-



Cliché A Pruvot.

Araucarias à l'île des Pins
(Nouvelle-Calédonie)

nais les liaient de cordes, afin qu'ils pussent être hissés à bord au moyen de palans. C'est là que l'on voit l'indigène loyaltien dans son élément.

Le Canaque des îles nage comme un poisson et peut rester dans l'eau des journées entières, ainsi que nous l'avons vu lors de cet embarquement de Pins. L'eau est assez chaude pour que le refroidissement du corps ne tire pas à conséquence. Quant aux Requins, on n'en parle guère qu'à Nouméa. Les seules fois que j'ai eu l'occasion de voir près de la côte un aileron dorsal, l'animal était fort petit et très craintif, songeant plutôt à s'enfuir qu'à attaquer un homme. Ce n'est que près des villes, où les attirent les détritiques jetés à la mer, que ces animaux fréquentent les côtes, et aussi dans les baies où se pratique encore, malgré toutes les interdictions, la pêche à la dynamite. Ce mode de pêche détruit des quantités de Poissons qui viennent flotter, le ventre en l'air à la surface, et qui, en se décomposant, servent d'appât aux Squales. Cette pêche est assez dangereuse, d'ailleurs, pour celui qui la pratique, et on connaît des cas nombreux de mutilation par l'explosion prématurée de la cartouche. La pêche au chalut, bien entendu, est impraticable sur ces côtes semées de récifs. Par contre, un trémail tendu à l'entrée d'une baie et dont nous nous sommes servis une seule fois à Chépénéhé s'est montré très efficace. Une bande d'indigènes, après avoir aidé mes fils à le tendre, fut chargée d'effrayer le Poisson en faisant tout le bruit possible ; nous en avons capturé en assez grande quantité avec des spécimens de belle taille : Scaridés.

Au moyen de fortes lignes à trois hameçons, lorsque l'on rencontre un banc de Poissons, le pont d'un cotre

peut se trouver encombré d'une multitude de couleurs vives ; souvent la ligne ramène trois Poissons à la fois, pesant 2 à 4 livres chacun. A la traîne, derrière une « pétrolette », on place une cuillère ou un paquet de fibres de maïs pour prendre le

j'ai déjà parlé, amorcées avec des sachets de feuilles de certains arbres, dont l'odeur attire le Poisson ; la feuille de Papayer est considérée comme un bon appât. Ou bien on pêche à la ligne, avec des hameçons faits d'écaille de Tortue ou de frag-



Cliché A. Pruvot.

Ile des Pins Araucarias ou « Pins colonnaires », ayant pris l'aspect d'un balai, dit « Tête de Loup. »

Tazar, Poisson analogue au Thon, mais plus petit. Les pêcheurs, au retour, éventrent le Poisson, le vidant et le font sécher. Il sert surtout à nourrir les travailleurs annamites et javanais dont le Poisson sec forme, avec le riz, la principale nourriture. Malgré tout on ne peut dire que la mer soit généralement très poissonneuse et que la pêche soit là-bas un métier capable d'enrichir un homme.

Avant l'arrivée des blancs, les indigènes se servaient des nasses dont

ments de coquillages, ou, encore, avec des poisons ou stupéfiants. Une certaine liane écrasée, placée dans les bassins isolés par des bancs de Madrépores, agit sur le Poisson à la manière d'un narcotique. Une pêche assez pittoresque se pratiquait à plus grande profondeur, au moyen d'une pâte formée de divers ingrédients parmi lesquels l'amande grillée du fruit du « Sau » (fruit vénéneux de la forme d'une Mangue) et le noir de Poulpe comme appât. On endui-

sait de cette pâte des cailloux qui étaient jetés à l'eau ; les Poissons qui en avaient goûté venaient au bout de peu de temps flotter, morts, à la surface où les indigènes les cueillaient à la nage ; c'était la pêche au « Wa-non-Sau ».



Cliché A. Pruvot

Ile des Pins. Récif frangeant à marée descendante.

C'est à la nage aussi, mais surtout au clair de lune, que se pêchent les Tortues, qu'un indigène fait chavirer en les retournant sur le dos, non sans risquer d'attraper quelques morsures de leur bec corné. La chair en est bonne, très grasse et un peu indigeste. Ces Reptiles ont la vie dure ; il est difficile de savoir quand une Tortue a passé définitivement de vie à trépas ! Et il est curieux de constater encore, longtemps après qu'un morceau de chair a été détaché, des ondes de contraction qui parcourent le muscle au moindre attouchement. Ce fait a été récemment illustré par un film documentaire australien : il montre un cœur de Tortue, isolé, continuant à battre énergiquement.

La Tortue est un animal réservé au chef ; mais il est d'usage que celui-ci la partage entre les pêcheurs, carapace comprise, car il serait mal vu qu'il se réservât cette pièce sans en distribuer des fragments dans les

parts. C'est ce qui explique qu'il soit difficile de se procurer des carapaces préparées.

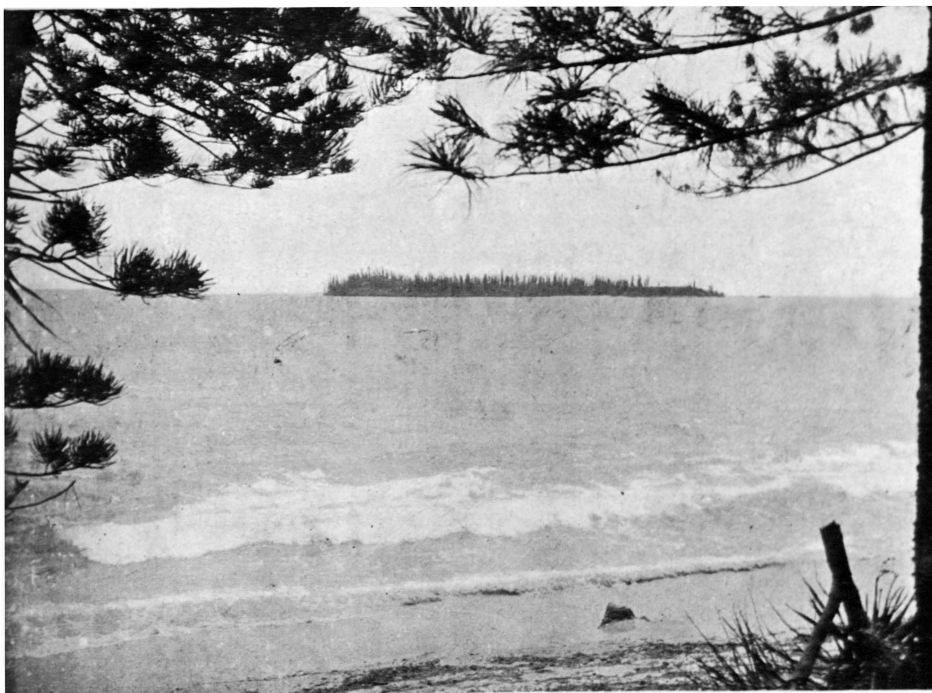
Quelle était la nourriture des habitants de ces îles avant la venue des Européens ? Quel était leur mode de vie ? Il ne peut entrer dans le cadre de cet article d'en donner même un aperçu. Si l'on songe que la Banane, la Papaye et même le Manioc, le Taro cultivé et la Patate, sont d'introduction assez récente ; que l'alimentation de ces populations se réduisait autrefois aux noix de coco, aux Igname, aux Taros indigènes dont il fallait au préalable dissoudre le principe caustique par une préparation spéciale ; aux Roussettes (Chauves-souris), prises au filet, et aussi aux produits de la pêche en général, à quelques Pigeons sauvages, tués à la sarbacane, le seul Mammifère terrestre qui se rencontrait sur ces îles étant le Rat, on comprendra l'importance extrême, le rôle prépondérant que jouait dans la vie de ces tribus la récolte des Igname, grand événement annuel et les fêtes ou *pilous* qui accompagnaient cette récolte.

Mais qui ne se lasserait, à la longue, de manger de l'Igname sauce coco, variée parfois d'un peu de chair de Poisson et de Chauve-souris ? C'est alors aux moments de bombance et de réjouissances que, pris de cette fringale ou faim-de-viande qui porte un nom spécial *piöni*, que la tribu qui se sentait la plus forte ou qui avait réussi à réunir pour le pilou plus d'alliés que d'adversaires, sous le plus léger prétexte, se jetait sur la tribu imprudente qui avait accepté son invitation et s'était aventurée sur son territoire en nombre insuffisant. Il y avait alors de la viande grillée, et la fête était complète. Ne voit-on pas que c'était là un cannibalisme de circonstance.

déclanché par des appétits naturels trop longtemps inassouvis qui devaient prendre parfois le dessus, favorisés par l'excitation même de la fête? Ne voit-on pas aussi que si le cannibalisme tend à disparaître (il n'est pas éteint tout à fait dans certaines îles des Nouvelles Hébrides), c'est peut-être un peu aux sermons qu'il faut imputer ce bienfait, mais aussi beaucoup à l'introduction du Porc, de la Chèvre et de quelques autres animaux domestiques. Quelques-uns, le Cerf, dans la grande île, des Porcs retournés à l'état sauvage, sont chassés comme gibier; et à cause des dégâts qu'ils font, ces chasses sont favorisées par des primes. Dans bien des îlots, les troupeaux de Chèvres vivent également en liberté, et ceux qui croient avoir des droits sur les jeunes, doivent les

abattre à coups de fusil; ce n'est pas sans un peu de remords qu'un Européen poursuit un troupeau de Chèvres entre des Pandanus et met en joue un joli Chevreau blanc tétant sa mère: autre pays, autres mœurs, le Chevreau ne se laissera pas approcher, ni la mère tirer son lait: et après tout, qu'importe l'instrument d'assassinat, balle de fusil, ou couteau de boucher!

Aujourd'hui le Canaque civilisé ne parle plus qu'avec répugnance et honte de ce passé assez récent, où il goûtait volontiers à la chair humaine. Dans presque toute la Grande île, dans l'île des Pins et aux Loyalty, tous les indigènes professent ou la religion catholique ou la religion protestante; parfois les deux se rencontrent dans une même famille. A Lifou elles se partagent à peu près



Cliché A. Pruvot.

A l'île des Pins. L'îlot Bayonnaise.

également la population et il est assez curieux d'étudier avec un esprit libre et d'un œil impartial, les effets très différents que ces deux religions, en apparence voisines, ont amenés parmi eux.

Il est de fait que dans les missions catholiques, la population décroît encore, tandis qu'elle se maintient ou s'accroît dans les missions protestantes. Influence des religions ? Disons plutôt de systèmes. Car la question de dogmes joue fort peu en l'espèce, et il ne faudrait pas attribuer trop d'importance à l'influence de l'exemple : les pères et les sœurs missionnaires ayant fait vœu de célibat, tandis que les missionnaires protestants, tous mariés, élèvent de nombreuses familles. Non, ce n'est pas là qu'il faut chercher l'explication d'un

phénomène constaté (il m'en faisait part sans en trouver la solution) par un docteur imbu de véritable esprit scientifique, par conséquent impartial et pratiquant d'ailleurs la religion catholique.

L'enseignement est, dans les Réserves indigènes, donné presque exclusivement par les missionnaires. Or, la mission catholique en bonne patriote, enseigne tout d'abord le français ; orthographe, grammaire, histoire sont inculqués aux petits Canaques de la même manière et souvent avec les mêmes livres que dans les écoles de France. Ayant tenu à assister à l'un et l'autre culte, j'ai entendu le Père de M., un très aimable prêtre dont nous avons apprécié la large et courtoise hospitalité, lire trois sermons dans un livre publié en France et dont le texte ne s'appliquait guère aux mœurs et habitudes des Lifou ! Pour le colon rien n'est plus agréable que d'avoir affaire aux indigènes de ces missions catholiques, parlant parfaitement le français, très polis et « bien élevés ». Tout autre est l'instruction donnée par la mission protestante. Avant de se rendre dans les Iles, le pasteur doit connaître les idiomes indigènes. Ceci est exigé aussi par les Anglais, les Hollandais, de leurs missionnaires, fonctionnaires et maîtres d'école. Les livres de chant, la Bible, sont traduits dans des centaines de langues et d'idiomes, et, tout en modifiant les mœurs des indigènes, là où elles choquent la morale chrétienne, le missionnaire protestant et sa femme s'appliquent à leur conserver ce qu'elles ont de caractéristique, à recueillir légendes et chants et à former des pasteurs et maitres indigènes. Si bien que le sermon que j'eus la vertu d'écouter pendant une heure était prêché en



Cliché A. Pruvot.

Ile Ouen (Nouvelle-Calédonie).
Une Tortue franche (*Chelnoe mydas*)

lifou et par un indigène, Monsieur B. ne faisant que présider sans prendre une part active au culte.

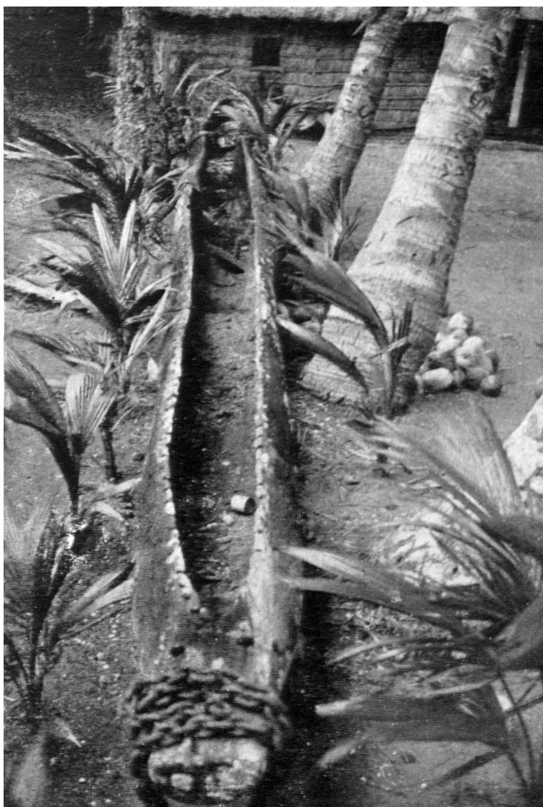
Quel effet peuvent avoir sur la survie d'une population l'un ou l'autre système? Peut-être trouverait-on que j'exagère, si j'attribue à de telles influences uniquement intellectuelles et morales. des effets aussi palpables. tangibles. que la disparition de tribus entières, qui semblent comme prises du découragement de vivre et de se reproduire.

Aussi voudrais-je m'abriter derrière l'autorité d'un anthropologiste connu, et non très récent, Dieffenbach. Je cite pour terminer une opinion exprimée au sujet des populations de la Nouvelle Zélande :

« ... But if nothing can be done against the immigration of strangers into the country, a benevolent Society might do much to counteract the bad consequences of such contact... » (Il demande ensuite l'envoi de livres. ardoises, papiers, vêtements appropriés au climat...) « ... These books should be elementary works, with prints, and in the native language, as the surest means to exterminate a people. is to enforce upon it another tongue. » (1)

Si cette phrase un peu lapidaire paraît exagérée, si l'on peut souhaiter

(1) Traduction : « Mais si rien ne peut être fait contre l'immigration des étrangers dans le pays, une Association pourrait faire beaucoup pour lutter contre les conséquences fâcheuses d'un tel contact... Ces livres doivent être des travaux élémentaires et imprimés dans la langue des indigènes. Car le moyen le plus certain d'exterminer un peuple est de lui imposer une autre langue. »



Cliché A. Pruvot.

Ile Ouen. — Une pirogue ancienne.

qu'en une colonie française, un peu de français, soit enseigné comme « seconde langue », il est certainement préférable de ne pas chercher à transformer trop rapidement un peuple encore à l'état préhistorique en un français du XX^e siècle.

Il n'est que juste, d'ailleurs, de noter à quel point les institutions de la Nouvelle-Calédonie sont faites pour sauvegarder la vie et les droits des indigènes, même s'il n'en a pas toujours été ainsi. La mortalité causée par les maladies plus ou moins récemment introduites, et qui trouvaient un terrain particulièrement favorable à leur développement, est combattue avec dévouement ; des

léproseries organisées, où l'on met en pratique les méthodes nouvelles (Chila, dans l'île de Lifou, et d'autres). Mais surtout l'institution des Réserves indigènes, grands territoires où le blanc n'est que toléré, où seul le missionnaire et le résident ont le droit d'avoir une demeure (exception faite du bord de mer jusqu'à 200 m.). C'est le cas pour toute l'île des Pins, les Loyalty, et pour de vastes régions dans la Grande Ile. On conviendra que les indigènes ont été ici plus favorisés qu'en Australie, bien qu'aujourd'hui les Australiens manifestent une vertueuse indignation, lorsqu'ils nous voient importer des Annamites de régions surpeuplées, dans ce territoire de Nouvelle-Calédonie où ils trouvent à gagner très largement leur vie.

Et à propos de Réserves, qu'il me soit permis d'ajouter un mot au sujet d'un autre genre de réserve, qui, lui, n'existe pas et serait pourtant des plus facile à réaliser. Je veux parler des Réserves destinées à préserver de la destruction la faune et la flore si spéciales et si intéressantes de ces îles. Réserves comme il en a été établi dans d'autres colonies, avec succès. Jusqu'ici toute une partie de l'île est pratiquement à l'abri, étant presque inexplorée, tout au moins inhabitée. Cependant les feux de brousse pratiqués par les indigènes détruisent le boisement sur de grandes surfaces, où l'on voit les arbres nus et dépouillés comme les nôtres en hiver, ce qui donne au paysage un aspect désolé, accentué encore par le sol roux, parsemé de rochers arrondis comme des blocs erratiques et qui sont des masses de fer. Cette coutume des feux de brousse est certainement plus ancienne que la pénétration de la civilisation.

Une des faunes les plus intéres-

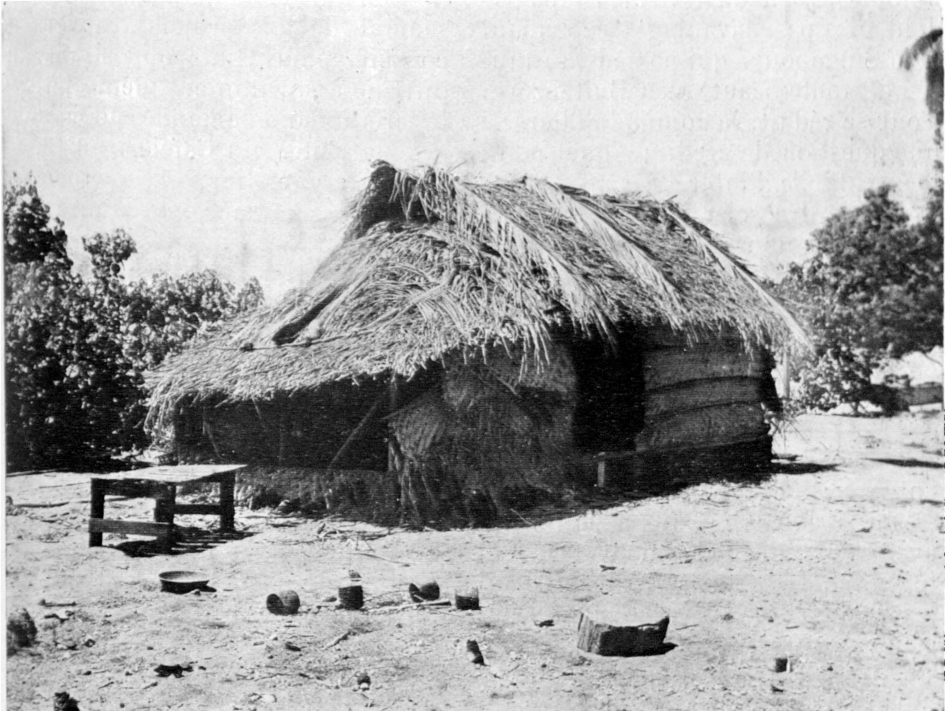
santes des îles, et aussi la plus menacée est celle des Oiseaux. Encore incomplètement connue, elle a déjà offert un grand nombre de types particuliers, mais dont plusieurs, si on ne l'empêche, ne tarderont pas à être détruits.

Les plus menacés sont ceux qui ne volent pas, comme le Kagou, (*Rhinochetus jubatus*), ce joli et gros Oiseau qui niche à terre, qui ne pond qu'un œuf par an, et qui sera détruit par les Chiens errants ; et certains Râles qui volent peu et mal. Sarasin a donné dans son grand ouvrage de belles photographies du Kagou. Un Corvidé encore est spécial à cette île, le *Physocorax moneduloides*, appelé par les colons le Siffleur, puis un Bengali gros-bec : *Erythrura psittacea* et deux Perruches : l'une de la Grande Ile : *Nymphicus cornutus*, l'autre le *Nymphicus uveaensis*, de l'île Ouvea, où elle est déjà devenue fort rare ; son territoire, fort restreint, est exploité au profit des colons, qui tiennent à emporter de l'île en guise de souvenir, un de ces oiseaux en cage.

N'ayant pas fait de la chose une étude spéciale, je ne puis dire en quelle mesure l'introduction inconsidérée de certaines plantes envahissantes par les colons peut incommoder la flore autochtone ; mais le Lantana, (à Tahiti en particulier), le Goyavier (partout), la Cassie, sont devenus dans ces pays une plaie pour le colon lui-même qui sera désormais plus circonspect dans ses importations ; car il n'est jamais possible de prévoir à quel point une plante ou un animal utile ou agréable là où son développement est limité par le climat et les circonstances, pourra devenir nuisible, abandonné à lui-même sous un climat qui lui convient, ni si l'on pourra limiter son extension,

même par l'institution des Réserves. On se rappelle le pullulement du Lapin en Australie, du Moineau en Amérique; et même le Merle des Moluques, introduit un peu partout afin de détruire les Insectes dangereux, a pullulé de façon à faire l'ob-

l'Oiseau au temps des amours lorsqu'il entend de loin les appels de ses congénères. Quant aux autres oiseaux indigènes, moins menacés, des Pigeons principalement, il suffira de les protéger efficacement contre les voyageurs étrangers qui,



Cliché A. Pruvot.

Tahiti. — Une case de type ancien.

jet des plaintes des colons; peut-être faudra-t-il renoncer à une protection dont il abuse.

Quant au Kagou, si joli malgré son vilain nom, qui est l'oiseau indigène le plus menacé, peu de chose suffirait pour en conserver la race, car il se laisse domestiquer jusqu'à un certain point et se reproduit en captivité. Il ne faudrait donc qu'un vaste enclos dans un jardin public, protégé des chiens par un grillage qui empêcherait aussi la fuite de

empêchés par les lois de leurs propres colonies de ramasser de riches collections pour enrichir leurs musées, profitent de la large hospitalité des nôtres pour peupler leurs galeries... et dépeupler nos bois! Si bien que les plus riches collections concernant la colonie dont je vous parle, en histoire naturelle (botanique, entomologie) et plus encore en anthropologie et ethnographie ne se trouvent pas en France. Que faut-il accuser de cet état de choses? Un musée

existe à Nouméa ; il contient quelques très belles pièces, mais presque toute indication de provenance manque. Les pièces empaillées, les Insectes et Papillons sont dans un piteux état, dévorés par les parasites. Que leur conservation soit difficile et demande beaucoup de soins sous ces climats humides et chauds, il n'en faut pas douter : pas davantage cependant qu'à Singapour, qui possède un musée de toute beauté ou à Buitenzorg. Tout se réduit, là comme ailleurs, à une question de crédit ; à quel point il est difficile d'intéresser à des questions d'ordre scientifique une population de colons uniquement préoccupés de questions d'ordre pratique et de portée immédiate, je l'ai éprouvé lorsque j'ai fait tous mes efforts pour amorcer l'installation à Nouméa ou à l'île Nou d'un laboratoire avec petit logement destiné en permanence à servir de pied à terre, entre ses excursions, à un jeune savant français envoyé dans les îles avec un crédit de la métropole. Celui-ci, choisi alternativement parmi les zoologistes, les botanistes et les géologues, serait chargé de la liaison

avec la métropole et de l'envoi de collections. M. le gouverneur général Guyon était très favorable à ce projet, qu'il avait lui-même caressé ; il était tout prêt à mettre à la disposition du chargé de mission, et à faire restaurer à son usage, un des bâtiments de l'ancien pénitencier, (il y en a de charmants !) Malheureusement, de tels projets trouvent au conseil général une opposition fort difficile à surmonter, même lorsque les crédits sont demandés pour l'étude des parasites du Caféier, du Cotonnier, du Cocotier, et la protection des Trocas à nacre. Le croirait-on ? Des objections m'ont été faites en France même, et celle-ci en particulier : les crédits fussent-ils votés, on ne trouverait personne pour en profiter ; aucun jeune savant ne voudrait aller aussi loin !

Cela est-il exact ? Très certainement non, et je voudrais pouvoir en faire la preuve. S'il y a peu de *Marius* parmi les étudiants, ce n'est pas faute de vouloir, mais bien faute de pouvoir !

Qu'on leur offre le moyen de partir, et les candidats seront nombreux !

